

Théâtres de vie : ***Mon lieu de vie***

Liste de titre de romans d'écrivains où la « maison » est un personnage de fiction :

- ***La maison dans laquelle*** de Mariam Petrosyan
Un roman monde où la maison devient un univers en soi. L'ambiance, les couloirs, les pièces donnent le sentiment que la maison habite les personnages et non l'inverse.
- ***La grande maison de Nicole Krauss***
Dans ce roman, la maison fonctionne comme une métaphore de la mémoire collective et individuelle. Chaque pièce, chaque recoin raconte des histoires, des fragments de vies, des identités multiples...
- ***La petite fille de la rue Mango*** de Sandra Cisneros
Ce roman très poétique imagine la maison et la rue comme le centre de la vie d'une narratrice adolescente...

Quand la maison devient personnage, elle n'est plus un simple décor. Elle façonne les ambiances, participe ou influence les émotions. Elle peut structurer la narration dans un agencement de lieux...

Première proposition :

Décrire sa maison d'une manière architecturale et/ou créer un poème descriptif ou narratif sur sa maison et/ou son rapport avec son lieu de vie.

Deuxième proposition :

Écrire un texte ou plusieurs, de vos foyers, appartements, maisons structurent un récit descriptif, comparatif et si vous le pouvez, trouvez des liens, des harmonies ou des contradictions dans ces choix ou non choix...

Troisième proposition :

Ma maison en rêve... Un lieu de vie idéalisé. Comme une peinture, ce texte peut amener formes et couleurs, ambiances et émotions...

J'habite un quatre pièces à Torcy. Très longtemps, j'ai habité Champs-Sur-Marne, dans un immeuble HLM. Le temps a passé comme une fusée. Je suis restée dans cet appartement une dizaine d'années sans voir passer le temps. Et puis après une réflexion malheureuse, « mais vous n'avez rien, Madame ! », je me suis dit qu'il était temps pour moi de trouver mon vrai chez-moi et de faire l'acquisition d'un bien immobilier.

Je me suis adressée à une première agence immobilière malsaine qui ne m'a pas fait signer de bon de visite, mais cet appartement m'a séduite pour sa grande salle de bain avec fenêtre, son exposition sud de la pièce principale et cette pièce qui n'est pas considérée comme une pièce habitable parce qu'elle fait moins de neuf mètres carrés dans laquelle j'ai fait une lingerie, ce qui me permet de laisser la maison propre et recevable et d'enfermer le brol dans cette petite pièce. La maison est toujours impeccable.

En outre, cet appartement était un duplex et au premier niveau, il y avait une chambre pour faire mon bureau. Le bureau du premier niveau a connu mon activité d'infirmière libérale où j'effectuais régulièrement toutes les factures des patients que je soignais et au cours des courtes nuits de la vie trépidante d'une activité débordante.

Au premier étage, il y avait le coin nuit.

Je demandais à revoir ce bien mais, à chaque visite, le prix de vente montait sous prétexte qu'il y avait beaucoup de visiteurs

Un jour, après une nouvelle visite, je montrais mon coup de cœur pour cet appartement et je demandais à l'agent immobilier de faire une proposition au vendeur. Celui-ci me répondit, que la propriétaire devait aller travailler et qu'elle s'était absentée.

Sans aucun remord, je retournai chez la propriétaire en lui demandant à quel prix était réellement son appartement, le chiffre grimpa encore.

La propriétaire retourna par la suite à l'agence pour se plaindre de la méthode de vente des appartements.

L'agent immobilier me recontacta. Il me dit, vous êtes allé revoir le propriétaire ?

Et sans aucun remord, effectivement lui répondis-je, vous m'avez proposé cet appartement en toute illégalité, de toute façon, j'irai jusqu'au bout, soit j'ai l'appartement, soit vous n'aurez plus de travail. Je porte plainte pour faute professionnelle et vous ne restez pas dans ce métier longtemps.

J'étais résolue à ne pas me faire prendre pour une idiote et à aller jusqu'au bout. L'agent immobilier me dit alors : Je ne vous ai pas fait signer de bon de visite, je ne vous ai jamais vue. Vous pouvez négocier directement avec le vendeur.

C'est ainsi que je n'ai pas eu à régler les frais d'agence, de plus le propriétaire me fit un abattement de 20.000€, afin que ses enfants puissent finir l'année scolaire à Torcy.

Ce qui m'arrangeait car j'avais prévu un voyage organisé.

Tout ce termina bien, après un passage chez le notaire. J'ai eu le temps nécessaire pour vendre les meubles que je n'utilisais plus et me voici emménagée à Torcy.

Depuis 25 ans j'habite le même appartement. Le temps passe si vite...

Oui, cet appartement a connu beaucoup de mes affects. Le bureau du premier niveau a connu mon activité d'infirmière libérale où j'effectuais régulièrement toutes les factures

des patients que je soignais. Ma vie était trépidante, mon activité débordante et mes nuits étaient courtes.

Puis je me suis investie dans cet appartement. Chaque année, j'en refaisais une pièce. Puis vint le jour de faire carreler la salle de bain et les toilettes. Au premier niveau, je posais de la mosaïque italienne, au deuxième niveau, la dominante fut le rose. Quand j'ouvrais les yeux le matin ce rose illuminait le début de chaque journée nouvelle.

Puis il y a la chambre d'amis, cette chambre où j'ai hébergé quelques semaines une jeune fille au pair pour lui permettre d'effectuer sa scolarité en France.

Cette chambre où j'espérais loger les amis de passage, reçut peu de monde car la Seine-et-Marne n'est pas considérée à tort comme une région touristique.

Au centre de cet appartement, il y a la salle principale qui se transforme en atelier d'artiste quand je décide de faire de nouvelles décorations de meubles ou d'objets.

Puis il y a les commodités, la poste à une rue de là, après le passage dans le magnifique parc des Charmettes où l'on peut admirer de magnifiques arbres. La boulangerie et le Franprix que l'on trouve après avoir passé l'Église. Le cinéma qui me permet de voir des magnifiques paysages de films qui passent sur grand écran, et puis l'HDJ ou l'OMAC, passage régulier de nombreuses activités artistiques et ludiques.

Puis un jour, les tableaux et les cadres avaient changé de place, les meubles avaient bougé pour faire place à une nouvelle décoration. Un tapis ornait maintenant le salon et des coussins s'étaient déposés au creux des canapés. Eh oui. Un homme était entré dans ma vie et m'avait remotivée...

Une maison au milieu des champs, texte de Joël Hennnequin

C'est une maison de campagne, au milieu des champs, lieu isolé à la sortie du village de Faramans, en Isère, dans l'arrondissement de La Côte Saint André, ville de Jongkind et de Hector Berlioz.

Maison où ont habité tour à tour, les grands parents, les parents, et les sœurs de mon beau père, de Josseline, mon épouse décédée... Elle appartient à mon fils maintenant.

Lieu des vacances annuelles en août pendant trente-cinq ans et où je continue à revenir me ressourcer l'été.

Il y a le ciel bleu, le soleil, les bois, les prés, les animaux, les montagnes, le calme, les cultures, le jardin et ses légumes....

Il y a bien sûr le cimetière où tu reposes, où j'irai te rejoindre quand je quitterai le monde des vivants, mais aussi partout dans cette maison, les champs, les prés, les bois, l'église, la salle des fêtes, tu es présente, tout respire toi dans ce village.

Tu me surveilles et dans le même temps tu veilles sur nous :

« Tu me promets si un jour je disparaissais de prendre soin de Charles, notre fils, de ne jamais vous disputer, de ne pas vendre la maison et les champs. »

Une vue magnifique sur la chaîne des Alpes, à couper le souffle dans le pré, en hauteur, derrière la maison et aussi au centre du village, sur une colline, sur la vallée de la Bièvre.

Une grange où était stocké les bottes de paille et des bûches de bois sciées l'été et destinées à la cheminée située au centre de la salle à manger. À côté de la grange des cabanes à lapins et un poulailler.

Une étable et une cave collée à la maison, un grand garage en deux parties, d'un côté la place du tracteur russe et de l'autre l'emplacement de deux énormes congélateurs qui étaient remplis des volailles plumées, vidées, d'une partie du veau et du cochon tués chaque année à l'abattoir et partagé avec un voisin et un cousin.

Situé aux lieux-dits des Ramelles, au bout du village, à 1500 mètres du centre, on y accède par un chemin en terre, des arbres entourent la cour et empêchent ainsi la visibilité de la maison depuis la route communale.

Un petit ruisseau traverse le champ voisin, une grande mare protégée par un saule-pleureur vous accueille au bout du chemin de terre.

La maison est typique iséroise et dauphinoise avec des galets roulés et du pisé. Le pisé est une technique ancienne, les maisons sont construites grâce à de la terre crue et les galets, assemblés au mortier de chaux, servent à monter les soubassements des murs.

Allongé dans la cour dans une chaise longue sous un parasol car il fait très chaud l'été à cet endroit, seul depuis fin 2021, les images défilent. À mes côtés toujours Ploufi, l'épagneul de mon épouse qui ne me quitte plus depuis que je suis arrivé la première fois dans cette maison, son compère Titeuf attaché dans la grange où il a une niche et qui bénéficie d'une très grande chaîne lui permettant de traverser toute la cour et d'accueillir ou de barrer l'entrée aux visiteurs.

Ma belle-mère Ida avec son chapeau de paille de paysanne, ses bottes et son tablier, distribue des graines aux poules et pintades, ça caquette et braille, très bruyantes les pintades.

Les lapins attendent patiemment leur tour, Ida, méticuleusement va nettoyer chaque cage, remplir leur petit bac d'eau et distribuer la nourriture.

Deux chèvres sont dans un parc et permettent de déguster régulièrement du fromage sec.

Des petits lézards se faufilent sur les murs, des moineaux chantent, un couple de buses a élu domicile dans un grand arbre dans le pré gauche qui jouxte la maison.

On peut apercevoir au fond du chemin qui mène à la maison, dans le pré de l'autre côté de la route des chevaux d'un couple de lyonnais et entendre le barrissement strident d'un âne.

Régulièrement à l'aube et à la tombée de nuit, des lapins et lièvres traversent les champs, et quelquefois de très bonne heure on peut voir des chevreuils. En août 2019, à l'aube, mon fils m'a réveillé pour me permettre de voir un spectacle incroyable : dans la cour à côté de notre voiture se trouvait un chevreuil et son petit.

Mon beau père Georges s'assoit quelques minutes avec nous, on boit une collation et il part travailler aux champs, démarre son tracteur russe, dont la puissance du moteur émet un bruit étourdissant, contrastant avec la quiétude de l'environnement.

Nous passons des heures allongées à observer ce magnifique paysage de campagne et de montagnes à l'horizon, à lire, à écouter de la musique, à jouer à des jeux de société, à discuter.

On se lève des chaises longues que pour aller se promener à pied ou vélo ou rendre visite à la famille, car toutes et tous habitent au village.

Pour finir, une anecdote cocasse que je raconte souvent et qui fait partie des souvenirs positifs des trois personnages de cette maison qui ont partagé ma vie.

Une année mon beau-père avait acheté deux jeunes taureaux qui étaient parqués dans le pré gauche à côté du chemin d'accès à la maison, et fin août, avant notre départ, il décida de faire rentrer ces deux taureaux à l'étable.

Il nous demanda de l'aider, lui les faisait sortir du pré, ma belle-mère était postée sur le chemin d'entrée pour les empêcher de descendre vers la route avec une fourche à la main. Josseline était à l'entrée de la cour pour les empêcher de monter derrière la maison et moi aussi avec une fourche à la main près de la maison pour les diriger vers la porte de l'étable.

Arrivés à ma hauteur, certainement sentant que j'étais un homme de la ville et que j'avais la peur au ventre, les deux taureaux me regardent méchamment et émettent un beuglement avec un souffle terrifiant.

Je lâche la fourche et je pars en courant ! Les deux taureaux, évidemment ne rentrent pas dans l'étable et montent dans les champs derrière la maison.

Mon beau père crie « Bon Dieu Joël, c'est malin, j'aurai du m'en douter un gars de la ville qui travaille dans un bureau ! Il faudra deux heures pour les ramener à l'étable, appeler un voisin paysan pour nous aider.

La maison de mon enfance, Arlette Bourse

Mes parents ont beaucoup déménagé, au gré de la courbe démographique du foyer. C'est peut-être pour cela que Ma maison était celle de mes grands-parents, qui m'ont élevée pendant mes trois premières années.

Elle ne payait pas de mine, cette petite maison mitoyenne, dans ce petit village paysan. Des murs en pierre, de jolies tomettes rouges, à l'ancienne, que ma grand-mère entretenait avec soin.

Une grande salle, qui faisait office de cuisine et de salle à manger, avec un grand poêle à charbon. Pas de salon, en ce temps-là !

D'abord, on trouvait la chambre de mes grands-parents où l'on n'avait pas le droit d'entrer, puis « la petite chambre », Ma chambre, pas si petite, que l'on traversait pour aller dans une plus petite pièce, où l'on lavait le linge à la main, après avoir fait chauffer la lessiveuse sur le grand poêle à charbon de la cuisine. Il y avait aussi le seau d'aisance (nom plus glorieux pour dire le pot de chambre). Mon grand-père allait chaque jour le vider au jardin : engrais naturel !

Pas d'évier ni de robinet, il n'y avait pas l'eau courante et on allait à la fontaine du village pomper à la main l'eau dans des seaux, pour cuisiner et se laver dans un tub, une énorme bassine où l'on lavait le linge et les enfants (pas en même temps, je vous rassure !).

C'était ma maison du bonheur, car j'y étais seule avec mes grands-parents. J'aimais déjà la solitude, alors avec une petite sœur et quatre petits frères... j'étais heureuse de leur échapper !

Puis mes grands-parents ont dû quitter cette maison, le cœur brisé, car la propriétaire l'avait vendue.

Comment peut-on vendre un lieu de vie si précieux ? J'ai longtemps été désorientée, et du coup, je ne me souviens pas du tout de leur maison suivante.

Cette maison chérie m'a accueillie toute mon enfance, elle m'a protégée, m'a vue grandir, elle m'a façonnée à son image, simple et naturelle. J'y ai appris à lire, à écrire et à compter. J'y ai pris des goûters de reine, j'y ai dansé, ri, pleuré.

Elle sentait bon le ragout du dimanche qui mijotait sur le coin du poêle, le parfum de muguet de ma grand-mère, le tabac de la pipe de mon grand-père. Elle sentait aussi les légumes du jardin, que mon grand-père cultivait avec amour. Elle sentait surtout le bonheur, la vie toute simple.

Elle accueillait les voisines, venues avec une pâtisserie maison, prendre le café au coin du feu. Pas de télévision encore, mais la radio que l'on écoutait au dîner.

Elle rendait le tablier à fleurs de ma grand-père plus beau qu'une robe de grand couturier. J'ai aimé cette maison comme elle m'a aimée.

Jour de grand vent, la mer effervescente, déferle sur le rivage. L'écume s'épaissit, en formant des bulles d'air irisées, qui éclatent, en glissant doucement sur le sable. Quelques cauris émergent, surnommés grain de café.

Que vont -elles prédire aujourd'hui ? Dans le creux de ma main, je les observe, si elles possèdent trois points noirs alignés sur le dos de leurs coquilles, nul doute, elles vous porteront chance !

A l'entrée de mon rêve éveillé, elles vous accueillent chaleureusement. Mais vous ne la verrez pas de la corniche, vous passerez à côté plus d'une fois. Elle s'érige entre les roches, énigmatique. La marée la protège et la dissimule, créant un îlot. Mes gardiennes sillonnent la crique, à l'affût, jusqu'au rocher Sainte-Véronique, puis reviennent. Ne vous y fiez pas, les physalis flottent, déploient leurs crêtes comme une voile aux couleurs de l'arc en ciel pour voyager, poussées par le vent et vous charmer avant de ...

Pour défendre mon havre de paix, elles possèdent de longs et jolis filaments venimeux de plusieurs mètres pour vous ensorceler tout en vous piquant.

La grotte du Renard, situé à la Sauzaie, est un lieu enchanteur où l'esprit de l'océan chante à travers les parois. Les fossiles incrustés se révèlent dans la roche micacé, grâce au pourpre extrait des murex.

Un escalier en colimaçon, composé d'agrégats, permet d'accéder au premier niveau, lors des marées hautes. Les stalactites créent le plus beau plafonnier évolutif du monde, où se reflètent les variations de couleur des strates. À quelques pas, une sculpture imposante recouverte de débris de coquillages, dissimule un passage secret pour pénétrer dans le dédale de galeries souterraines.

Le soir venu, lorsque le soleil décline, un spectacle interactif embrase le ciel, éblouissant les vagues de mille feux qui dansent. De plus en plus fréquentes, les aurores boréales éveillent l'inspiration, stimulent la créativité. J'admire une magnifique peinture à ciel ouvert, féérique.

Il dessinait des rêves avec ses mains
Et bâtissait des souvenirs avec son cœur.
L'architecte de ma maison d'enfance,
C'était mon père,
Maçon des joies simples,
Gardien du bonheur sincère.
Dans le grand jardin qu'il avait apprivoisé,
Il avait planté une balançoire
Comme on plante une étoile
Pour éclairer les rires des enfants.
Un morceau de bois, deux cordes solides,
Et soudain le monde oscillait
Entre ciel et terre,
Sous mes pieds légers.
La grande cuisine, royaume des odeurs,
Était le théâtre de mes premières aventures :
Farines qui volaient comme de la neige,
Gâteaux qui levaient comme des promesses,
Plats qui mijotaient dans le secret
D'une chaleur familière.
Là, il me regardait faire,
Fière architecte en herbe
Des saveurs de demain.
Devant la maison,
Sous le soleil ou les hivers têtus,
Il se penchait sur ses voitures
Comme sur des compagnons fidèles.
Son rire vibrait dans les moteurs,
Son souffle réglait les battements du métal.
Et moi, je grandissais
Au rythme de ces gestes sûrs,
Imprégnée de sa patience,
De son amour silencieux.

L'architecte de ma maison d'enfance,
Ce n'était pas celui qui trace des plans,
Mais celui qui bâtit des instants.
Celui qui fait tenir debout un foyer
Avec ses mains,
Et tenir debout un enfant
Avec son cœur.

La maison de mes rêves complètement déjantée

Dans la maison de mes rêves,
Quand je suis triste,
La maison le sait AVANT moi.
Elle me dit :
« Stop. Tu fais semblant d'aller bien.
Assieds-toi. J'ai activé le protocole bonheur immédiat. »
Les plantes surgissent du sol comme dans un film de science-fiction
Et m'aspergent de parfums zen :
Lavande, vanille,
Et un soupçon de ça va aller, ma belle.
L'une d'elles me juge un peu,
Mais gentiment.
Le sol, lui, n'est pas un sol.
C'est un masseur professionnel diplômé.
Il pétrit mes jambes pendant que je marche
Et me fait comprendre
Que rester debout toute la journée,
C'était une très mauvaise idée.
Les murs se mettent à chanter.
Pas au bon moment.
Toujours.
Même quand je veux du calme.
Mais bizarrement,
C'est toujours LA musique qu'il fallait
Pour me faire danser seule
En pyjama moche.
Dans la cuisine,
La maison me surveille :
« Pose ce couteau.
Respire.
Non, ce plat n'est pas raté,
C'est une création artistique. »
Elle cuisine avec moi,
Me corrige,
Me félicite
Et éteint le feu
Avant que je brûle encore quelque chose.
Je parle à ma maison.
Elle me répond.
Parfois trop.
Elle me coupe la parole
Mais c'est parce qu'elle me connaît par cœur.
C'est une maison accueillante,

Apaisante,
Inspirante...
Et légèrement envahissante.
Une maison qui me veut du bien
Même quand je veux juste râler tranquille.
Bref,
La maison de mes rêves,
C'est une maison intelligente,
Connectée à mes sens,
À mes émotions
Et un peu trop à ma vie privée.
Mais bon...
Si elle me masse, me nourrit
Et me fait rire,
Je lui pardonne tout.

La maison de mes rêves très connectée et très bavarde

Dans la maison de mes rêves,
Les murs me disent :
« Alors, on fait la tête aujourd'hui ? Viens, je t'ai préparé du bonheur. »
Quand je suis triste,
La maison cligne des lumières arc-en-ciel
Et déclenche le mode câlin émotionnel.
Les plantes se déploient comme des bras verts
Et pschitt !
Elles m'envoient des odeurs de sérénité,
Un mélange de forêt, de soleil
Et de tout va bien, respire.
Le sol, lui, est très attentionné :
Il masse mes jambes fatiguées
En murmurant :
« Tu as trop donné aujourd'hui,
Laisse-moi porter la lourdeur. »
Les murs chantent.
Pas faux.
Juste ce qu'il faut pour danser dans le salon
En chaussettes dépareillées
Sans aucun jugement.
Dans la cuisine,
Je ne suis jamais seule.
La maison me guide :
« Non, pas le sel maintenant...
Oui, voilà, tu es une cheffe incroyable. »
Elle cuisine avec moi,
Goûte virtuellement

Et applaudit à la fin.
Je discute avec elle.
Elle m'écoute vraiment.
Pas comme les gens qui regardent leur téléphone
Pendant que tu parles.
Non.
Elle m'écoute avec ses fenêtres,
Ses plafonds,
Ses prises électriques pleines d'empathie.
C'est une maison accueillante,
Apaisante,
Inspirante
Et très bienveillante.
Une maison qui me connaît,
Me comprend
Et me rappelle chaque jour
Que je mérite le confort, la douceur
Et un peu de folie futuriste.
Bref,
La maison de mes rêves
N'est pas seulement connectée au Wi-Fi,
Elle est surtout connectée à mon cœur.

Bien souvent, j'occulte les souvenirs liés à des maisons que j'ai aimées, parce que j'ai mal de savoir que ces souvenirs-là resteront des souvenirs ! Oui, le temps "passe et ne se rattrape pas". Mais pour vous aujourd'hui, je vais, comme on le dit, "libérer" ma parole et partager avec vous je l'espère, de beaux souvenirs.

La maison de Tiessalé en Côte d'Ivoire était immense, de type colonial, avec des arcades un peu partout. Mes parents n'ont pas eu à choisir. Ils y habitaient en tant que fonctionnaires de l'État. On y rentrait et tout de suite à gauche, se trouvait le salon avec son canapé et ses fauteuils en bois. A cet endroit, j'ai lu des livres de grandes personnes tel que " Quand Philippine vagabonde ". Je voyageais en pensée : c'était merveilleux ! Dans cette pièce un jour, un monsieur, venu semble-t-il rendre visite à mes parents, salue ma maman et s'assoit, tête baissée, barbe longue et bien fournie. Il n'était pas propre le monsieur. Mon père qui se prénomme Noël arrive. Il le salue. Les parents engagent la conversation, mais le monsieur fait silence. Puis enfin, ils l'entendent murmurer à plusieurs reprises, comme s'il tenait à être entendu : "mon père s'appelle Noël". Étrange, non ? Jusqu'à ce jour le mystère reste entier : qui donc était ce français, que personne ne semblait avoir croisé ? Pourtant mes parents ont joué aux détectives !

En entrant dans la maison, droit devant, se trouvait la salle à manger. C'est toujours agréable d'y mettre les pieds pour déguster de bonnes choses, et je dirai même des choses succulentes, car maman était un "cordon bleu", témoins par exemple son "pudding" qu'elle commençait à préparer tôt le matin. Elle mettait tous les ingrédients dans un grand linge blanc qu'elle fermait par le haut et mettait le tout à cuire au bain-marie dans un gros ustensile qu'elle plaçait au four à charbon. Ce four se trouvait dans une cuisine détachée de la bâtisse.. Le résultat, mes très chers était un dé-li-ce de dessert.

En visionnant en pensée cette salle à manger, je pense aussi au Coca-Cola, nouvelle boisson qui réconfortait beaucoup, surtout lorsque le soleil battait son plein. Ce coca, là était particulièrement bon. J'en ai le goût sur la langue, comme par magie, rien qu'en en parlant.

Une grande cousine qui vivait à Dakar au Sénégal, était de passage chez nous pour accoucher. Dans la grande chambre d'amis (parallèle à la salle à manger), où son bébé naîtrait, j'étais allée la voir. Elle faisait des va-et-vient dans la pièce pour aider le bébé à descendre, et je lui tenais la main comme pour l'aider. J'avais l'impression de lui faire du bien.

La salle à manger était située entre la chambre d'amis et la chambre des enfants. Et la chambre des parents jouxtait la nôtre. Cela ne nous enchantait pas qu'ils soient obligés de passer par notre chambre pour aller dans la leur. Mais enfin ! C'était comme ça !

Les jours les plus heureux, c'était les après-midi après l'école et les jours de congés. Avec nos vélos, mon petit frère et moi faisons, infatigables, des tours et des tours autour de la maison. Infatigables, d'autant plus que nous goutions avant de savoureux beignets et des "aloco", bananes plantains bien mûres et frites à l'huile de palme.

Ma maison de Tiessalé, ce n'était pas seulement la principale bâtisse. C'était aussi tout ce qu'il y avait par derrière et par devant. Par derrière, s'étendait un beau verger sur une terre un peu humide .

Une copine m'a appris comment dénicher des crabes de terre. Ceux que nous trouvions étaient petits mais nous en étions bien fières.

Par devant, il y avait une grande allée que nous empruntions pour aller jusqu'à la route. Et tous les après-midi j'y déambulais avec ma camarade, dans ma "robe-tablier" bleue ouverte par derrière et qui laissait voir ce que vous devinez ! C'était le temps de l'insouciance.

Oh que j'ai mal à mon petit coeur ! J'aimerais revenir sur ces lieux ! Ils renferment bon nombre de mes souvenirs. Ceux que je vous ai contés suffisent à former dans mon esprit comme un livre dans lequel ils sont à jamais gravés.

L'armoire de ma vie, texte de Catherine Gaucher

Chez moi, l'armoire à glace qui trône dans ma chambre est usée par le temps. Les années ont oublié les couches de vernis nécessaires à la préservation de sa beauté. Du coup, lorsque je la regarde, je ne vois que ses rides qui lui mangent la face. De plus, une balafre lui entaille son côté gauche, ce qui est du plus mauvais effet.

Inutile de vous dire qu'elle me sort par les yeux. Certains épisodes de mon enfance n'ont pas été des plus heureux, mais qui n'a pas eu de petits tracas ?

Le comble est que cette dame de bois était là, comme au spectacle, écoutant les répliques des enfants et des adultes. Elle n'a pas perdu une miette des rires, des larmes, des peines et en a garni son petit panier. Ça tient du vice, de suivre ainsi la vie des gens d'aussi près. Je le sens bien, lorsque je me dirige vers elle, elle me nargue :

- Alors tu ne m'as pas encore remplacée ?

Oh! tout doux, c'est toi qui commande maintenant ? Souviens-toi, lorsque petite, j'étais déjà un modèle réduit humain et je me cachais dans tes entrailles. Le parfum du linge propre et de la poudre de riz de Christine, ma Grand-mère, me réconfortait. La tranquillité du moment était suivie par une tempête de force 4.

Mon père, malmené par la vie, avait trouvé refuge dans l'alcool. J'étais terrifiée, prostrée dans mon lit, je n'osais bouger, me bouchais les oreilles et pleurais sans bruit. Il changeait du tout au tout. Je ne le reconnaissais pas, lui si attentionné à mon égard, il m'oubliait dans ces moments d'agressivité. Il cuvait son vin en cassant tout dans la maison. Ces passages ont été durs à supporter malgré tout l'amour que je lui portais.

Certains souvenirs sont plus tenaces que d'autres et la vie s'en trouve chamboulée. Fallait-il en parler ? Oui pour me libérer. Mais même après une psychothérapie, j'ai toujours beaucoup de mal à me séparer de ce meuble comme si j'allais tuer moi-même les personnes qui l'ont accompagné...

Ma maison et moi, texte de Yaël Gethler

Je crois bien que ma maison est vivante. Pour de vrai...
En tous cas, elle avale les objets.
Tout y disparaît, pour réapparaître ailleurs,
dans la maison du bonheur.
Elle a connu les rires, elle a connu les pleurs ;
je pense qu'elle a des sentiments, même si c'est un leurre.
Avant que je ne meure,
je veux que dans ma demeure
on soit envahi d'une douceur, d'une chaleur
au pouvoir de faire fuir les peurs et de donner de Soi le meilleur.
Oui, ma maison a cette singularité d'aspirer les objets.
Plus stupéfiant encore, il se trouve que c'est le cas de toutes les maisons que j'ai
habitées. « *Comme par hasard, tiens ! C'est plutôt toi qui sème et perd tout je dirais* ».
(N'importe quoi, qui croira ça ?!)
Ma maison vit depuis deux cents ans. Elle a eu beaucoup de vies avant que nous nous
rencontrions, elle et moi.
Sous son toit se perdent clés, lettres et saisons,
Comme si les murs gardaient mémoire de mes démissions, de mes émotions.
Chaque seuil me reconnaît, me jauge et me devine.
Je la traverse, habitée, elle me traverse divine.
Les couloirs sont des veines où circule mon passé,
le parquet sait le poids de mes pas effacés.
J'y dépose mes silences au bord des fenêtres,
et l'aube y relit mes nuits, ligne après ligne, peut-être.
La cuisine murmure un pain, une attente, un foyer ;
dans la chambre, le temps plie ses draps de patience, les rêves y font la grève.
J'habite ma maison comme on habite un nom,
avec l'écho fragile d'une ancienne chanson.
Elle m'habite à son tour, m'enseigne ses usages, me prête des racines, m'impose ses
visages.
Les objets disparus ne sont jamais perdus,
Ils changent de royaume.
Une bague se fait souvenir ; un livre, promesse ; un crayon se fait voix.
Aux angles, la poussière écrit une prière,
que je lis à genoux, humble et volontaire.
Les murs respirent au rythme de mon cœur,
je leur dois mes saisons, mes craintes, mes ardeurs.
Quand je pars, elle garde un peu de mon image,
quand je reviens, je rentre en moi, même étage.
La pluie y frappe un code ancien et familier,
Le vent y trouve un port pour se désenlacer.
Maison-miroir, maison-mère, maison-mémoire,
j'y apprend la mesure, l'élan et le repos, à nommer l'invisible, à fermer les rideaux.
Elle sait mes colères et aussi mes victoires,

elle classe mes défaites dans ses tiroirs noirs.
À force de m'abriter, elle m'a façonnée,
je suis faite de ses seuils et de ses années.
J'habite ma maison quand je m'y reconnais,
Ma maison m'habite quand je me tais.
Dans ce pacte discret, sans serment ni contrat,
nous échangeons nos ombres, pas à pas.
Qu'elle ose avale mes choses, je le comprends enfin :
elle trie l'essentiel, et rejette le vain.
Comme un mot retrouvé sous une épaisse poussière.
Tant que je l'habiterai, elle me portera ;
tant qu'elle m'habitera, je saurai où je vais.
Car une maison choisit celui qui l'écoute,
Et m'apprend à demeurer, même quand je doute.
Ainsi je suis chez moi, et chez moi je deviens
l'hôtesse et l'habitante d'un même lieu.